

Lucile Bertrand à l'espace Contretype Bruxelles

(A)Mnesia

Le travail de Lucile Bertrand est de ceux qui demandent qu'on les regarde, les écoute, les lise, les pense. Qu'on les revoie ... les repense. Et qu'on en fasse ensuite quelque chose, dans l'ordre de l'art, de l'écriture, de la lecture, de la pensée, de l'action. Depuis qu'elle a décidé d'être artiste visuelle (elle était passée par le théâtre), Lucile Bertrand n'a cessé de travailler les questions de l'autre, de la négation de l'autre, avec toutes les formes de violence réelle et symbolique que cela implique, et aussi la question du déni de cette négation de l'autre : je ne sais pas, je n'ai rien fait, je ne sais pas x (à la place de x, chacun peut mettre son objet de haine préféré). Bref, des questions qui viennent de très loin, et qui viennent plus précisément des années 30-40 du XXe siècle, mais aussi, surtout, des questions d'aujourd'hui, d'ici et de partout ailleurs.

Lucile Bertrand est née en France, en 1960, mais elle est devenue depuis bien longtemps bruxelloise, et même ixelloise, après un passage par New York. Outre des expositions de groupe (par exemple, celle des artistes français de Bruxelles, au Musée d'Ixelles), elle a exposé en solo et en duo à Bruxelles, notamment dans la galerie de la regrettée Marijke Schreurs, où j'ai pu rencontrer une première fois, deux premières fois, son travail – mais aussi ailleurs, en France, aux États-Unis, au Japon. J'en sélectionne une, ne serait-ce que pour son titre : 'Travelers and Strangers', à Brooklyn l'an passé. De nombreuses lectures, de poèmes, de récits et d'essais, alimentent son art. Les cultures du monde.

'Amnesia' est une de ces œuvres de combat. C'est une vidéo, ou un film, et c'est tout un univers. Avec, à côté, une table, et sur cette

table une partie des livres qui ont nourri le travail, qui vous nourriront, des livres qui ont été écrits en une douzaine de langues, du russe à l'afrikaans, du japonais à l'italien – et une liste de titres, à emporter. Le "dispositif" de la vidéo, en douze parties, c'est chaque fois, en gros, dans la partie gauche de l'écran, un narrateur vu de dos, qui lit un texte, faisant face à une suite de paysages, une voix qui répond "Non" à la question "Te souviens-tu ?", une danseuse qui, dans la moitié droite de l'écran tombe, terrassée par ce "Non".

Vu de dos

Précisons. Le narrateur est vu de dos : cela permet d'éviter le face à face des regards (l'identification), et l'intervention de détails anecdotiques ... mais n'oublions pas que la nuque, c'est aussi le visage, selon Levinas. Des paysages qui ne sont pas illustratifs, mais évocateurs, et qui sont (étrangement, paradoxalement) beaux – des photos prises, pour la plupart, par Lucile Bertrand. Ces photos ne sont pas illustratives : la forêt russe par exemple, c'est notre bonne forêt de Soignes (on pense à un travail de Daniel Locus – 'Paysage'). Un texte, le texte, que vous pouvez lire en français, dans le bas de l'image, mais qui est presque toujours lu, dit dans la langue "originale", en grec, en khmer, en arménien, en anglais..., souvent par d'autres artistes. Un texte qui, de manière poétique, intense, parfois avec humour (oui, c'est possible), évoque tel ou tel événement, ou suite d'événements, qui montre de manière particulièrement forte ce qu'il en est de l'inhumanité de l'homme, dans les guerres et les génocides, et par-delà les guerres et les génocides. Comme en Syrie aujourd'hui. Puis une question fuse : "Te souviens-tu ?", la question de la mémoire, et de l'oubli, conscient ou non, voulu ou non. Ensuite une voix dit "non", avec toutes les nuances de cette dénégation, et à droite quelqu'un, une danseuse qui évoluait

dans l'espace, ou était simplement assise sur une chaise, tombe, abattue, terrassée par ce "non", mais elle tombe chaque fois d'une manière différente, tout comme les "non" sont différents. Puis le texte se poursuit, un autre texte, une autre voix, qui explique ce qu'on n'aurait jamais dû oublier, négliger, et parfois la danseuse se relève.

Chaque partie est autonome, mais les douze parties constituent, non pas un récit continu en douze épisodes, un "être vivant" avec une tête, un corps et une queue, mais le montage de douze aspects, douze exemples exemplaires de ce traitement, de cette maltraitance de l'autre. Il pourrait y en avoir bien plus, hélas, mais Lucile a décidé qu'il y en aurait douze. N'y voyez pas un nombre symbolique. Ces douze, tous uniques, tous exemplaires,

Lucile Bertrand les propose à notre réflexion. Il ne s'agit pas de dénoncer : s'il faut se souvenir, c'est pour agir autrement. Contre toute cette inhumanité, faire avec Lucile, avec tous les auteurs qu'elle cite (n'oubliez pas d'emporter cette liste !), avec beaucoup de témoins et de survivants, le pari d'un avenir possible. "Mais les questions restent les mêmes/pour les vers de terre comme pour les hommes", nous dit Hugo Claus dans sa pièce 'Thyestes'.

Philippe HUNT

'Lucile Bertrand : Vidéo Amnesia', du 14 novembre au 13 janvier à Contretype, Cité Fontainas 4A, Bruxelles. Ouvert me-ve de 12h à 18h, sa-di de 13h à 18h. www.contretype.org

Lucile Bertrand, 'amnesia', 2014

